

Pierre Gourou (1900-1999)

Géographie et civilisations

Michel Bruneau

LORSQUE Claude Lévi-Strauss fonda *L'Homme* en 1960, il éprouva le besoin de faire appel, au Comité de direction de ce qui allait devenir la *Revue française d'anthropologie*, à deux collègues, non membres de son laboratoire, appartenant à des disciplines qu'il estimait être proches de l'ethnologie, le linguiste Émile Benveniste et le géographe Pierre Gourou. « Il me paraissait essentiel de manifester certains traits originaux de la recherche française, notamment le lien entre l'ethnologie et la géographie humaine, tel qu'il s'affirme dans la tradition de Vidal de La Blache. *Les paysans du delta tonkinois*, qui rendit Pierre Gourou célèbre, est un livre d'ethnologue autant que de géographe ou d'historien » (Lévi-Strauss, Éribon 1988 : 95-96).

Pierre Gourou (1900-1999) a traversé le XX^e siècle avec une œuvre d'une longévité exceptionnelle dont la liste des livres publiés, une douzaine, est aussi abondante à partir de 1970 qu'auparavant. On peut même dire, de son propre aveu, que le texte qui exprime sa pensée sous sa forme la plus achevée est *Terres de bonne espérance : le monde tropical* paru en 1982, donc à un âge déjà très avancé. Sa production, qui s'étend sur soixante ans de *Tonkin* (1931) à *L'Afrique tropicale, nain ou géant agricole ?* (1991), malgré son abondance, présente une très grande unité. Elle suit une même ligne avec une problématique récurrente sur les relations entre les hommes et leurs milieux naturels passant à travers le prisme de leur civilisation. Les sociétés sont abordées à travers les paysages qu'elles créent et leur capacité à occuper l'espace selon des densités de population plus ou moins grandes. P. Gourou est connu comme le géographe des pays tropicaux, mais il n'est pas seulement cela, car il a élaboré un paradigme valable pour la géographie humaine dans son ensemble.

Un géographe dans la colonisation

Pierre Gourou est né en 1900 à Tunis, dans une possession française pour laquelle il avoue ne pas avoir senti un grand attrait. Ses lectures d'enfant le portè-

rent très tôt à rêver à l'Extrême-Orient, à ses hautes civilisations et à ses fortes densités. Si bien qu'après un cursus universitaire normal à Lyon qui se termina en 1923 par l'agrégation d'histoire et géographie, il obtint finalement en 1927 un poste en Indochine au lycée Albert Sarraut d'Hanoi, au cœur de ce delta très densément occupé par un peuple ayant une civilisation de type chinois. Il voulait précisément percer le secret de ces fortes densités. Il est resté une dizaine d'années dans ce delta vietnamien avec lequel il a acquis une grande familiarité. Il y a mis au point sa propre méthode de recherche qu'il suivra durant toute sa carrière.

Disposant d'une bonne documentation de base (couverture cartographique IGN au 1/25 000^e, cadastre couvrant les 8 000 communes du delta, photos aériennes, statistiques démographiques convenables) et d'un bon réseau routier, il put mener ses enquêtes dans un quart des communes, choisies en fonction des problèmes particuliers qu'elles posaient. Ces conditions de travail excellentes, s'appuyant également sur une bibliographie déjà abondante et de bonnes relations avec l'administration coloniale, ont permis à P. Gourou de mettre au point une vue d'ensemble de son terrain en constituant un atlas : cartes au 1/250 000^e du relief, des villages, des digues, de la densité de la population par commune, des industries rurales. Il porta une attention toute particulière aux maisons rurales, « véritables résumés de la civilisation vietnamienne » selon sa propre expression (Le Monde-Éditions 1990 : 113), auxquelles il consacra sa thèse secondaire *Esquisse d'une étude de l'habitation annamite dans l'Annam septentrional et central* (1936b). C'est donc à partir de l'interrogation de ces cartes et de nombreuses enquêtes sur le terrain qu'il construisit sa géographie du Delta¹.

P. Gourou (1936a : 575) montre un sens très élevé de l'esthétique des paysages du Delta qu'il décrit admirablement, soulignant « l'accord parfait qui s'est établi entre l'homme et la nature ». Dans sa conclusion il recommande de préserver « cette civilisation équilibrée et raisonnable » qui a donné au paysan « un équilibre moral et social ». Bien qu'il recommande une réforme agraire pour arrêter le développement de la grande propriété favorisé par la colonisation, celle-ci ne fait pas l'objet d'une véritable critique, particulièrement sous son aspect fiscal, passé sous silence. la Régie de l'opium n'est pas évoquée².

Dans son premier livre, *Le Tonkin*, publié à l'occasion de l'exposition coloniale, P. Gourou met en valeur les aspects positifs de la colonisation en matière de sécurité, d'éducation, de santé et « le caractère bienfaisant du protectorat français » (1931 : 347). Contrairement à René Dumont, il ne perçoit pas la revendication

1. À la même époque et sur le même terrain travaillait un jeune agronome, René Dumont, qui publia en 1935, presque en même temps que Pierre Gourou (*Les paysans du delta tonkinois*, 1936a), un ouvrage de référence, *La culture du riz dans le delta du Tonkin*. L'approche est sensiblement différente non seulement parce qu'il s'agit d'une thèse d'agronomie qui étudie et cherche à améliorer les techniques traditionnelles de la riziculture tropicale, mais surtout par son attitude très critique vis-à-vis de la colonisation. Cependant sur bien des points les deux thèses se rejoignent dans leurs conclusions, en particulier sur la misère de cette population paysanne constamment menacée par la faim, sur le surpeuplement, et la nécessité d'envisager une amélioration modeste et progressive des techniques traditionnelles plutôt que de grands aménagements ou la mécanisation.

2. Sur la position de P. Gourou par rapport à la colonisation, on peut se reporter à l'article de Jean Suret-Canale (1994).

cation nationale naissante de cette population colonisée et dénonce plus volontiers « la domination économique chinoise » que la domination coloniale française qualifiée de « protection politique assurée par la France » (*ibid.* : 345-346). Avant toute revendication politique, les « Annamites » doivent selon lui d'abord s'émanciper économiquement : « Il est déplorable de voir des jeunes gens, d'ailleurs peu nombreux, se compromettre dans une agitation politique absolument vaine, et reposant avant tout sur une phraséologie qui endort les réflexions personnelles et l'effort original, alors qu'un champ immense s'ouvre à leur activité dans le domaine de la production » (*ibid.* : 346).

Pierre Gourou, avant et après la Seconde Guerre mondiale, a joué un rôle d'expert sur les problèmes de développement de l'Indochine, en particulier pour la mise en valeur du delta du Mékong (à l'ouest de la Cochinchine), dans son livre *L'utilisation du sol en Indochine française* (1940a). En avril 1946, il est envoyé en mission par le gouvernement français pour participer à une rencontre avec une délégation vietminh sur les problèmes indochinois. En juin 1947, il publie au Centre d'études de politique étrangère une étude, *L'avenir de l'Indochine*, où il opte pour une solution fédérale au sein de l'Indochine française, solution reposant sur une prépondérance vietnamienne (ils sont alors 16 millions sur 23) et un pouvoir d'arbitrage de la France³.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, P. Gourou estime que l'œuvre coloniale a atteint le triple objectif qui à ses yeux la rend légitime : « 1) maintenir l'ordre et la paix ; 2) développer un réseau de voies de communications commodés et rapides ; 3) maîtriser les épidémies et les endémies » (1952 : 97). Reste le relèvement des niveaux de consommation, autrement dit la pauvreté des populations colonisées. Dans les trois cas où il a été amené à faire des recommandations, l'Indochine, le Congo belge, le Ruanda-Urundi, il a proposé l'injection d'une masse importante de capitaux et de nombreux techniciens étrangers à ces territoires. « Nous sommes arrivés à une époque où la colonie doit coûter au colonisateur, et peut-être lui coûter plus qu'elle ne pourra lui rapporter. Le bénéfice à espérer des investissements "coloniaux" ne peut plus être un bénéfice direct mais l'avantage que les pays les plus industrialisés doivent attendre d'un progrès général de l'économie du monde » (1953a : 152-153).

Au cours de cette première partie de sa carrière P. Gourou s'est ainsi trouvé engagé dans un contexte colonial qu'il n'a pas globalement contesté, même s'il a émis diverses critiques, et où il a parfois joué un rôle d'expert. Très rares étaient d'ailleurs ceux qui, comme René Dumont, ont à l'époque perçu la légitimité des

3. La Fédération aurait constitué une union douanière et se serait occupée des grandes infrastructures, un équilibre étant maintenu entre les divers peuples au niveau politique. P. Gourou proposait un véritable plan de développement économique susceptible d'être appliqué une fois le problème politique résolu. « La France doit assurer son rôle fédéral et fédérateur sans arrière-pensée colonialiste ; mais elle doit bénéficier, pour ses nationaux, son œuvre culturelle, ses entreprises économiques d'une liberté loyalement consentie. Hors de ces principes, nous ne voyons que désordre et ruines dont personne ne tirera profit » (1947a : 54). À la même époque P. Gourou publiait une étude sur Gallieni (1946) dans laquelle il présentait un point de vue nuancé et parfois critique sur l'œuvre de ce grand colonisateur. Il a enseigné en 1940 à l'École de la France d'Outre-Mer à Paris la géographie de l'Indochine aux futurs fonctionnaires coloniaux (cf. 1993).

revendications nationales des colonisés. P. Gourou a pris en compte les facteurs politiques, les a analysés comme le montrent ses écrits d'alors. En outre, il n'a pas hésité à s'engager dans la Résistance en France, lorsqu'il fut professeur à l'Université de Bordeaux de 1942 à 1945. On le retrouve en effet vice-président du Comité de Libération de la Gironde, représentant le mouvement France-Liberté, d'août à décembre 1944⁴. Sa mission aux États-Unis de décembre 1944 où il alla « discuter de questions du Pacifique avec des Américains, des Néo-Zélandais, des Thaïlandais », puis celle qu'il fit en avril 1946 en Indochine où il participa à une négociation avec une délégation vietminh qui n'aboutit à rien à cause de la confusion caractérisant la politique française de cette époque, l'ont profondément déçu par l'impression d'inutilité qu'il en a retiré (1993).

Cela marqua, semble-t-il, une rupture dans sa carrière, rupture qui se traduit par un éloignement définitif et volontaire de toute forme d'action aux côtés d'un pouvoir politique quel qu'il soit. Désormais il se consacrera exclusivement à la recherche académique : « Enfin, je n'ai plus joué le moindre rôle et je suis devenu un "tropicaliste" pur, publiant beaucoup sur les tropiques, et particulièrement sur les tropiques africains » (*ibid.*). Il a par la suite revendiqué une stricte neutralité : « Aucune préférence n'est ici exprimée pour un système politique ou social ; le seul point qui compte : le système doit être capable d'assurer de façon durable et sur de vastes surfaces une administration exacte et efficace » (1969 : 98). Son aversion pour toute forme d'idéologie et de lien avec la ou les politiques est exprimée très clairement à la fin de son interview dans la revue *Hérodote* (1984b).

Le paradigme de Pierre Gourou

Paysages, milieux et civilisations

Lorsque Pierre Gourou cite les livres qui ont le plus influé sur sa formation intellectuelle, il place en tête Lucien Febvre, *La terre et l'évolution humaine* (1922), Marc Bloch, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française* (1931), un roman de Joseph Conrad, de Mérimée... Il évoque également la lecture de Montaigne qui lui a inculqué « une défiance à l'égard des dogmatismes » (Le Monde-Éditions 1990 : 111-112). P. Gourou a dit à plusieurs reprises qu'il était contre les modèles théoriques et que pour lui il n'y avait pas de loi en géographie humaine. Reprenons une des dernières définitions qu'il a données de la géographie : « La géographie représente le désir de comprendre les paysages tels qu'ils sont. Eux-mêmes sont un aboutissement de l'histoire sur une certaine surface, qui n'est pas déterminante. Les Chinois ne sont pas Chinois parce qu'il y a dans la Chine quelque chose qui ferait qu'ils soient Chinois. Les Chinois sont Chinois parce qu'il y a une civilisation chinoise » (1993). Il a l'art de condenser en une phrase l'essentiel de sa méthode de recherche : « Les cartes de répartition de la population sont les meilleures voies d'approche vers les problèmes centraux de la géographie, déjà posés par la comparaison des paysages : pourquoi les hommes sont-ils denses

4. Communication orale de Michel Berges, professeur à l'Université Montesquieu-Bordeaux IV.

ici, clairsemés là ? » ou bien « Les piliers de l'étude et de la connaissance géographiques sont donc l'analyse et l'explication des paysages, des cartes de population, l'étude des effets paysagistes des diverses techniques employées pour produire ce qui est nécessaire à la consommation (telle que les hommes dans le cadre de leur civilisation s'imaginent qu'elle doit être) et pour organiser les relations entre les hommes (telles qu'ils les jugent nécessaires) » (1973 : 336-337).

L'approche de P. Gourou est résolument anti-nomothétique et anti-modélisatrice : « Les paysages géographiques, les situations géographiques sont des individus, au total peu nombreux ; ils ne gagnent rien à être soumis à la tyrannie de "modèles" théoriques. Les "secrets" intimes de ces individus ne se dévoileront pas en utilisant les grilles de modèles théoriques ; pour être efficaces, ces grilles devraient justement contenir ces secrets qu'il s'agit de dévoiler » (1981 : 33-34).

Tout au long de son œuvre il a manifesté un sens aigu de l'esthétique, non seulement en admirant la beauté des paysages agraires, mais aussi en écrivant dans un style très soigné, concis, avec un sens très développé de la formule voire de l'aphorisme, en s'exprimant dans un langage simple, classique, compréhensible par un grand public, bannissant tout jargon scientifique et tout pédantisme. Il concevait la géographie comme un « divertissement », au sens fort qu'avait ce mot au XVII^e siècle, une sorte d'élévation au-dessus des problèmes de la minute et aussi la prise en considération de ceux de l'ensemble du monde (1984b : 52). « La géographie n'a cessé de me divertir : n'est-il pas divertissant de mettre en procès ce qui se voit, de ruiner l'apparente évidence ? Juge du monde, la géographie se doit de ne pas croire aux situations acquises » (1982 : 403).

Son approche n'en est pas pour autant uniquement monographique et exceptionnaliste, car elle est très fortement comparative. P. Gourou affectionne particulièrement les comparaisons entre des lieux contemporains semblables par leur milieu naturel mais différents par leur géographie humaine, ou bien entre les états successifs d'un même lieu à travers l'histoire. « Ces comparaisons révèlent les vraies causes des différences observées entre des lieux que leurs composantes physiques paraissent vouées à offrir des visages semblables ; en dernière analyse, les facteurs de civilisation, les héritages historiques sont souverains » (*ibid.* : 406).

P. Gourou appartient à la famille intellectuelle de l'École des Annales, par Lucien Febvre qu'il a toujours considéré comme son maître et par Fernand Braudel, qui a été non seulement son collègue au Collège de France mais aussi l'un de ses meilleurs amis. Il a situé très tôt au cœur de son approche la notion de civilisation. Celle-ci apparaît de façon systématique dès les premiers ouvrages qu'il publie après sa thèse et qui en sont une extension dans l'espace : *L'utilisation du sol en Indochine française* (1940a), *La terre et l'homme en Extrême-Orient* (1940b). Sa formulation plus conceptuelle figure dans un article « La civilisation du végétal » (1948) salué par Lucien Febvre (1949) dans les *Annales* puis par Georges Condominas (1972 : 119-120).

La géographie de P. Gourou est une analyse des paysages humanisés qu'il relie au milieu naturel qui est leur support. La configuration actuelle de ces paysages n'est pas directement déterminée par ce milieu comme beaucoup à diverses

époques l'ont affirmé, mais résulte de l'interposition d'un troisième terme qui est la civilisation⁵. Dans « La civilisation du végétal » (1948 : 227), il définit la civilisation comme « d'abord l'ensemble des techniques d'exploitation de la nature, et, dans une moindre mesure, la plus ou moins grande aptitude à l'organisation de l'espace ». Le géographe doit prendre cette civilisation comme une donnée externe à son propre domaine de recherche, s'en servir comme d'un facteur explicatif des paysages et surtout ne pas tenter d'en rendre compte par le milieu physique local. Il y a des rapports d'interactions et d'interdépendances entre éléments physiques et humains d'un paysage mais « par l'entremise de la civilisation qui sert de milieu de transmission » (*ibid.* : 228). L'accent est mis presque exclusivement sur les « techniques d'exploitation de la nature » qu'il appellera par la suite « techniques de production » au centre desquelles se trouve l'alimentation végétarienne. Cela mène à « un véritable déterminisme de civilisation » qui oblige les Chinois dans ce cadre traditionnel à persévérer dans cette voie, une fois leurs densités démographiques devenues très fortes. L'autre élément rendant compte de l'organisation de l'espace, qu'il met alors au second plan, n'est pas véritablement abordé dans cet article⁶.

Tout au long de son œuvre, P. Gourou ne cessera désormais d'utiliser ce concept de civilisation dont il fera évoluer le contenu peu à peu au fil des années et des publications. Il y distingue les « techniques de production » qui règlent les rapports que les hommes entretiennent avec le milieu et les « techniques de contrôle territorial » réglant les rapports des hommes entre eux (1966 : 76). « La civilisation est un système intellectuel, moral et technique qui agit sur les paysages et ne dépend pas d'eux. Les changements de civilisation changent les paysages, mais la réciproque n'est pas vraie » (1971 : 107). Ces changements ne sont pas liés à des adaptations à un milieu ou à « une pression sélective », mais plutôt à des dérives renforçant un caractère dominant (le « végétal » par exemple) ou à des contacts entre civilisations (imitations, acquisitions). P. Gourou n'a plus cru par la suite au déterminisme de civilisation : « Les éléments humains des paysages ne sont pas plus déterminés par une civilisation que par un cadre physique... Rien de tout cela n'est déterminant. Les paysages humains résultent d'un équilibre de facteurs contraignants mais se limitant et s'orientant les uns les autres » (*ibid.* : 113-114), ou encore « complexe très riche, la civilisation ne peut déterminer de façon simple les traits humains du paysage, qui résultent de multiples actions et réactions » (1973 : 338).

5. P. Gourou n'a jamais défini ce qu'il entend exactement par paysage. Il a seulement précisé que « ces paysages ne sont pas des écosystèmes. Quand l'homme, c'est-à-dire la civilisation, intervient, la notion d'écosystème s'évanouit. Les rapports entre civilisation et nature ne sont pas des rapports d'interdépendance et d'équilibre » (1982 : 411). Fidèle à la tradition vidalienne, il a toujours combattu le déterminisme physique. La civilisation s'interpose toujours entre éléments physiques et humains d'un paysage.

6. Jusque dans les années 60, P. Gourou parle volontiers de « déterminisme de civilisation » : « Le groupe humain auteur du paysage est contraint par la civilisation à laquelle il appartient. Il ne voit et n'utilise dans le milieu naturel que ce qui peut être pris en compte par les techniques dont il dispose au sein de sa propre civilisation, il continue de faire ce qu'il sait faire » (1966 : 80).

La terminologie du second type de techniques, qui a trait aux rapports que les hommes entretiennent entre eux, a varié constamment dans le sens d'un élargissement de son domaine de signification⁷. À partir de son livre *Pour une géographie humaine* (1973), il parle systématiquement de « techniques d'encadrement » donnant à cette dénomination une acception plus large que celle des termes précédents. Il s'agit d'encadrements relevant de la société civile (famille, langage, régime foncier, préjugés, mentalités, religion...) et de la société politique (cadres villageois, tribaux, étatiques...). Le culturel et le politique sont profondément imbriqués dans cette notion d'encadrement.

En 1982, dans *Terres de bonne espérance*, P. Gourou renverse très clairement la perspective de « La civilisation du végétal ». Ce ne sont plus les techniques de production qui sont premières mais les encadrements : « Ce serait renoncer à trouver les ultimes réponses aux questions posées par la géographie que de voir dans l'homme avant tout un producteur et d'expliquer par les techniques de production l'organisation des sociétés et le nombre des habitants. L'homme est premièrement un organisateur... Une forte densité de la population sur une grande surface et une longue durée s'explique d'abord par l'ouverture et l'orientation des techniques d'encadrement, ouverture et orientation qui n'ont pas été déterminées par les techniques de production » (1982 : 29). Ainsi P. Gourou récuse tout déterminisme économique sur la société : « Les hommes sont beaucoup plus contrôlés par leur encadrement social et intellectuel que par l'économie » (Lannes 1983 : 124). « Se défier de l'impérialisme économiste : que d'exemples d'encadrements qui corsètent l'économie et ne sont pas déterminés par elle » (1982 : 409)⁸.

Si, à bien des égards, P. Gourou est l'un des grands héritiers de la géographie vidalienne, il s'en démarque cependant très tôt, en récusant à la fois le possibilisme et la notion de genre de vie (1966 : 80-82). Un groupe humain ne procède pas à un choix conscient parmi un éventail de « possibilités » qui lui seraient offertes par la nature, mais « il exploite celles auxquelles s'appliquent les techniques qu'il maîtrise ». Ce groupe ne peut percevoir dans le milieu naturel que ce qui est familier à sa civilisation et ne peut l'utiliser qu'à l'aide des techniques dont il dispose au sein de sa propre civilisation. Il dénonce en outre le caractère fallacieux de la notion de genre de vie, parce qu'elle fait tout découler de la technique de production, qui permet la subsistance d'un groupe en relation étroite avec le milieu dans lequel il vit, et est entachée ainsi de déterminisme⁹.

7. Dans *L'Asie* (1953b : 48), il utilise l'expression « techniques de l'espace », celles-ci se traduisant par la plus ou moins grande capacité qu'a une civilisation de maîtriser l'espace. Dans *L'Afrique* (1970), il parle de « techniques d'organisation » qui ont une plus ou moins grande aptitude à encadrer un nombre plus ou moins grand d'individus, pendant une durée plus ou moins longue, sur un espace plus ou moins vaste.

8. Cette prépondérance des encadrements sur les techniques de production apparaît très nettement dans *Riz et civilisation* : « La riziculture inondée fait partie de l'ensemble de techniques qui forme une civilisation ; mais elle fait partie de celle-ci sans la déterminer » (1984a : 8). Les grandes civilisations chinoise et indienne sont nées dans des espaces où les céréales nourricières étaient le blé et les millets et se sont étendues ensuite aux zones rizicoles plus méridionales ; des peuples aux « encadrements sans ambition » pratiquent la riziculture irriguée intensive, les Ifugao des Philippines, par exemple. On ne peut donc parler de civilisation du riz.

9. Il ne peut aussi accepter l'approche d'André G. Haudricourt (1962) qui fonde la différence des civilisations occidentale-proche orientale d'un côté, extrême-orientale de l'autre, sur des différences .../...

Lucien Febvre (1922 : 239) affirme qu'il existe une notion géographique de la civilisation, plus restreinte que celle qui est utilisée en histoire ou en philosophie : « elle ne consiste que dans la mise en valeur par les sociétés des ressources que leur offre le milieu naturel – ou de celles qu'elles finissent par découvrir en lui ; elle est presque mathématiquement mesurable en tant que pour cent d'utilisation des possibilités ». On peut penser que P. Gourou est bien parti de là lorsqu'il a défini et analysé sa « civilisation du végétal », dans laquelle L. Febvre (1949 : 77) a tout particulièrement salué « le report du déterminisme géographique qui ne résiste pas à l'examen sur un déterminisme de civilisation, dont personne jusqu'à présent n'avait dégagé avec cette vigueur la puissance contraignante ».

P. Gourou établit lui-même une correspondance entre la notion de civilisation et celle de culture ; pour lui comme pour les anthropologues, tout homme étant civilisé, c'est-à-dire encadré, il n'y a pas de « sauvagerie » (1982 : 29). La définition qu'a donnée Edward Burnett Tylor (1871) de la culture est encore très souvent citée : « Tout complexe qui inclut les connaissances, les croyances, l'art, la morale, le droit, les coutumes et toutes autres capacités et habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société. » Claude Lévi-Strauss (1958 : 389-390) l'a commentée d'une façon telle que cette notion de culture apparaît très proche de la « civilisation » de P. Gourou : « Coutumes, croyances et institutions apparaissent alors comme des techniques parmi d'autres, d'une nature plus proprement intellectuelle, certes : techniques qui sont au service de la vie sociale et la rendent possible, comme les techniques agricoles rendent possible la satisfaction des besoins de nutrition, ou les techniques textiles la protection contre les intempéries. »

Les anthropologues recherchent des règles s'appliquant à toutes les formes de communication sociale que celles-ci relèvent du système de parenté, du système économique ou du système linguistique. Par contre, Pierre Gourou refuse d'utiliser la notion de système et l'expression « système d'encadrement », car il ne pense pas que ces techniques soient organisées en système. On retrouve ici sa réticence à toute approche théorique ou même conceptuelle : « Les hommes sont encadrés par un certain nombre de techniques variées qui ne sont pas nécessairement structurées entre elles » (1984b : 64-66). Il croit plutôt à une juxtaposition d'éléments « qui peuvent avoir des rapports de causalité ou d'interdépendance, mais qui peuvent n'en pas avoir ». « Les géographes – et quelques autres – ne devraient-ils pas voir le monde comme foisonnant de questions, et non comme un système dont ils prétendraient avoir la clé ? » (1984a : 8-9). P. Gourou se méfie des abstractions, il revendique « une pensée très plate » (1984b : 66)¹⁰.

de mentalités et comportements entre les peuples pasteurs, cultivateurs de céréales semées (blé), pour les uns, les peuples jardiniers cultivateurs de tubercules et repiquant le riz, ne pratiquant pas l'élevage en troupeaux, pour les autres. Cette liaison entre techniques, genres de vie, comportements et mentalités n'est pas une façon détournée de réintroduire le déterminisme du milieu. Elle fait jouer cependant un rôle déterminant à une technique de production ayant longtemps assuré la subsistance des populations concernées : élevage ou jardinage.

10. Ainsi P. Gourou répugne-t-il manifestement à utiliser le concept d'écosystème adopté par la plupart des ethnologues. Jacques Barrau, par exemple, reprend une partie de la définition de P. Gourou concernant les techniques d'exploitation de la nature ou de production, mais au lieu de techniques de contrôle territorial ou d'encadrement, il préfère parler « de moyens de contrôle du fonctionnement d'écosystèmes. .../...

Au départ la notion de civilisation définie par P. Gourou était, conformément à ce qu'en avait dit Lucien Febvre (1922) pour la géographie, plus étroite que celle utilisée par les historiens, et limitée de fait à la culture matérielle¹¹. Mais elle n'a cessé par la suite de s'élargir, surtout à partir du moment où il a introduit les encadrements, pour se rapprocher de la définition qu'en donnait Fernand Braudel (1963)¹².

On peut la différencier de l'approche braudélienne dans deux domaines. F. Braudel, historien s'inspirant de Marcel Mauss, est curieusement plus attentif à l'espace que P. Gourou géographe, qui préfère le terme paysage à celui d'espace. Braudel associe systématiquement chaque civilisation à « un espace aux limites à peu près stables », à une « aire culturelle » (*ibid.* : 154). Il précise même que « cette aire aura son centre, son noyau, ses frontières, ses marges » (Braudel 1997 : 226). Yves Lacoste (1988 : 198) a montré comment Braudel dans son ouvrage sur la Méditerranée (1949) a abordé le problème de la diversité des limites de civilisations, et leur caractère différentiel selon les phénomènes observés. La principale critique que, en filigrane, fait Braudel à l'approche géographique est qu'elle traite des rapports entre l'homme, ou mieux les hommes, et l'espace ou le milieu, mais qu'elle utilise très peu, ou pas du tout, le terme société qui ouvrirait davantage son approche aux autres sciences sociales, en particulier à la sociologie. P. Gourou en effet n'utilise pas le terme société mais plutôt celui d'homme, au singulier ou au pluriel, et parfois de « groupe humain » (1973 : 49-50).

D'où vient cette notion d'encadrement devenue centrale dans le concept de civilisation de la géographie de P. Gourou, à partir des années 1970 ? Elle a été utilisée par Georges Hardy (1933) dans sa géographie coloniale à propos des colonies d'encadrement, là où les colonisateurs en nombre restreint se contentaient d'encadrer, c'est-à-dire de guider, de diriger les indigènes, par opposition aux colonies d'enracinement où les colonisateurs en plus grand nombre s'installaient pour y vivre durablement sinon définitivement. Cette notion a donc connu une dérive importante chez P. Gourou. Son sens premier a bien été celui d'encadrement administratif et politique (1973 : 17-18), pour englober ensuite la sphère du social, de l'économique, puis du culturel. Ce sens premier, P. Gourou nous le rappelle lui-même dans un texte révélateur : « les techniques d'encadrement viennent au premier rang dans l'ordre d'urgence ; aucun progrès

Les sociétés humaines sont nées dans ces derniers, s'y sont adaptées en les aménageant, les ont transformés ; elles ont donc organisé et organisé l'espace, espace naturel comme espace social, l'un influençant l'autre et vice-versa » (Barrau 1975 : 39).

11. Les historiens auraient, semble-t-il, une conception de la civilisation plus large que celle de P. Gourou. Selon Maurice Crouzet (1961, ed. : VIII-IX), responsable d'une *Histoire générale des civilisations*, « chacune des civilisations se définit par un ensemble d'idées et d'institutions politiques, de conditions de la vie matérielle et de la technique, de forces de productions et de rapports sociaux, par toutes les manifestations de l'activité religieuse, intellectuelle et artistique ». Cette approche historique vise à « décrire ces multiples aspects qui forment presque toujours un bloc cohérent, et en même temps à en reconstituer l'unité ».

12. Elle correspond bien à la très longue durée : « La civilisation enjambe, implique des espaces chronologiques bien plus vastes qu'une réalité sociale donnée. Elle change beaucoup moins vite que les sociétés qu'elle porte ou qu'elle entraîne » (Braudel 1963 : 156).

économique durable et profond n'est possible si n'existent pas des techniques correctes d'encadrement, et tout d'abord, des techniques d'administration élémentaire permettant de contrôler de vastes surfaces, une population nombreuse, et cela de façon durable » (1969 : 98). Ces techniques d'encadrement n'ont pas à être analysées pour elles-mêmes par le géographe « dans la finesse de leurs agencements spécifiques mais sous l'angle de leur efficacité pour le contrôle des espaces et des hommes » (*ibid.* : 99). Elles relèvent de sciences humaines ou sociales autres que la géographie. Elles n'intéressent celle-ci que par les effets qu'elles ont sur les paysages et l'espace¹³.

En restant délibérément au niveau descriptif des encadrements sociopolitiques et culturels, en renvoyant aux autres disciplines pour leur analyse plus approfondie, P. Gourou se refuse à intégrer son étude des encadrements dans une théorie sociale plus générale. Il préfère enfermer les rapports sociaux de production dans une « boîte noire », qu'il nomme « encadrements », pour s'orienter vers des études de cas mettant l'accent sur les particularités locales, en invoquant les civilisations comme principe explicatif. Daniel Dory (1989 : 114) a souligné qu'il est difficile, voire impossible de distinguer éléments humains du paysage et faits de civilisation chez P. Gourou. « Civilisation et éléments humains du paysage étant des signifiants dont les champs sont coextensifs », la civilisation ne représente donc pas véritablement un troisième terme entre milieu physique et éléments humains du paysage, qui aurait une valeur explicative. Ce terme a un pouvoir évocateur que P. Gourou utiliserait de façon itérative, mais sans validité théorique réelle¹⁴.

Monde tropical, « dév eloppement » et civilisations

Pierre Gourou a été longtemps connu essentiellement pour son ouvrage *Les pays tropicaux, principes d'une géographie humaine et économique* (1947b), livre qui a eu un très grand succès et qui a valu à son auteur la création d'une chaire d'Étude du Monde tropical (géographie physique et humaine) au Collège de France, inaugurée en décembre 1947. Il occupera cette chaire jusqu'à sa retraite en 1970, et parallèlement une chaire de géographie à l'Université libre de Bruxelles, institution au sein de laquelle avait enseigné Élysée Reclus en 1894. Ayant eu l'occasion de passer deux mois à la bibliothèque de l'Institut français d'Afrique noire (IFAN) à Dakar en 1945, P. Gourou y découvrit un grand nombre de publications anglo-saxonnes sur les pays tropicaux. Cela lui permit d'élargir ses connaissances au domaine tropical non asiatique qu'il avait jus-

13. P. Gourou (1973 : 27) définit ce qu'il appelle des critères de ces techniques d'encadrement : la « profondeur » (extension de l'espace et importance de la population contrôlés), l'« envergure » (les degrés supérieurs ayant la plus large compétence, mondiale au maximum), la « pluralité » (plusieurs systèmes encadrent les individus, leur nombre accroît l'efficacité de l'encadrement d'une civilisation).

14. Les débats suscités par l'approche de P. Gourou figurent principalement dans deux publications : le débat géographie tropicale-géographie du Tiers Monde de *L'espace géographique*, 1984, 13 (4), et Michel Bruneau & Daniel Dory, eds., *Les enjeux de la tropicalité*, 1989. L'interview de P. Gourou dans *Hérodote*, 1984, 33-34 évoque également le débat dans *L'espace géographique*.

qu'alors peu fréquenté et de réunir des matériaux pour son livre paru l'année suivante (cf. 1993).

Sa leçon inaugurale au Collège de France et la première édition (1947) des *Pays tropicaux* donnent une vision très pessimiste et encore très fortement teintée de naturalisme du monde tropical¹⁵. P. Gourou élabore une sorte de « modèle » de ces régions chaudes et pluvieuses, caractérisées par de faibles ou même très faibles densités de population. « Ces pays de civilisation et d'économie attardées » sont desservis par un milieu physique qui est présenté comme beaucoup plus défavorable que le milieu tempéré (insalubrité et pauvreté des sols). L'agriculture sur brûlis, itinérante, est présentée comme une adaptation aux conditions naturelles des régions chaudes et pluvieuses : « La corrélation établie entre les conditions physiques très semblables que présentent ces pays et les adaptations humaines est une des plus frappantes que puisse reconnaître la géographie » (1949 : 145). L'activité pastorale étant peu productive dans ces régions, leurs habitants sont orientés vers les produits végétaux aussi bien pour leur alimentation que pour l'ensemble de leur civilisation.

Dans un tel milieu naturel, où l'homme est affaibli par les endémies et cultive des sols très peu fertiles et fragiles, aucune « civilisation supérieure », c'est-à-dire capable de fixer durablement de fortes densités de population sur de grands espaces, n'a pu se former. Une seule exception, la civilisation maya, localisée dans une région chaude et humide ; cependant elle n'a pas survécu à la ruine des sols entraînée par le raccourcissement des jachères de son agriculture sur brûlis (*milpa*) provoqué par un accroissement démographique. L'Asie tropicale est l'exception qui confirme la règle, car les deux « civilisations supérieures » qui ont permis à des populations nombreuses de s'y fixer sont nées dans des contrées extra-tropicales, en Inde où les apports aryens ont joué un rôle décisif et en Chine, où n'existe aucune discontinuité entre milieu tempéré et tropical. C'est ainsi que P. Gourou (1947b : 136) parle des « pays tropicaux typiques, c'est-à-dire peu peuplés et de civilisation arriérée », par opposition à ces pays dotés d'une « civilisation supérieure ».

S'il refuse toute forme de déterminisme climatique sur les hommes, les contraintes du milieu lui apparaissent très fortes : « Comparées aux pays tempérés, les régions tropicales sont frappées d'un certain nombre d'infériorités [...] ces climats permettent le développement d'une riche collection de maladies infectieuses qui font le milieu tropical moins humain que les latitudes tempérées » (*ibid.* : 173). P. Gourou se situe dans une perspective libre-échangiste. Les pays tropicaux doivent développer leur production de « denrées coloniales, plus précisément de denrées fournies sans danger pour les sols par des plantations arborescentes scientifiquement conduites » (*ibid.* : 178)¹⁶. Cette vision très pessimiste

15. Il ne s'agit pas banalement de la zone comprise entre les deux tropiques, mais « d'une surface géographique aux contours sinueux » qui comprend les espaces chauds et humides à l'exclusion des déserts, « des régions chaudes n'ayant aucun mois au dessous de la moyenne de 18 °C et qui sont suffisamment pluvieuses pour que l'agriculture y soit possible sans irrigation » (1947b : 1).

16. Les produits vivriers doivent provenir de la rizière inondée ou être importés des pays tempérés. Les contraintes naturelles ne sont pas non plus propices à l'industrialisation : faiblesse des ressources .../...

des tropiques en matière de développement de la première édition des *Pays tropicaux* se résume dans cette affirmation : « Le relèvement du niveau de vie des populations tropicales posera donc de très grands problèmes ; peut-être en soulèvera-t-il beaucoup plus qu'il n'en résoudra. À la racine de toutes ces difficultés ne faut-il pas finalement trouver la pauvreté des sols tropicaux qui ne permet pas à ceux qui les exploitent d'atteindre le même niveau de vie que les agriculteurs de la zone tempérée ? » (*ibid.* : 181).

Une telle vision a été contestée par la plupart des auteurs anglo-saxons, dès les années 50 et le livre du biologiste américain Marston Bates, *Les tropiques, l'homme et la nature entre le Cancer et le Capricorne* (1953). P. Gourou, dans l'édition refondue en 1966 des *Pays tropicaux*, modère très largement le pessimisme et le naturalisme de la première édition, en modifiant ses jugements sur la pauvreté des sols, l'insalubrité et les ressources forestières. Comme les auteurs anglo-saxons, il insiste sur le retard de la recherche scientifique et de la technologie encore insuffisamment tropicalisées.

Le modèle de développement qu'il propose pour les pays tropicaux se réfère encore davantage au capitalisme libéral. Il faut développer les voies de communication pour favoriser l'orientation commerciale de l'agriculture, en créant des périmètres de cultures vivrières autour des villes consommatrices et en développant la production de denrées tropicales pour le commerce international. Les Yoruba et les Bamiléké qui ont su mettre en œuvre une agriculture familiale intensive dans le cadre de petites propriétés sont souvent cités comme des modèles de paysannerie tropicale qui se développe. Les techniques traditionnelles de l'agriculture itinérante sur brûlis et de « l'intensif obsidional » sont condamnées à cause de leur faible productivité. P. Gourou pense qu'il faut introduire les techniques les plus modernes de l'agriculture occidentale (irrigation, engrais, plantes sélectionnées, mécanisation et motorisation), mais de façon très progressive et en fonction des situations locales, au prix des adaptations indispensables. Science et technologie moderne lui apparaissent en dernière instance comme les clés du développement¹⁷.

Le pessimisme de P. Gourou des années 40, déjà sensiblement atténué en 1966, s'est mué en un optimisme pondéré dans les années 80, notamment dans *Terres de bonne espérance : le monde tropical* : « Si le monde tropical, bénéficiant des améliorations dont ce livre a suggéré la possibilité, exploitait à fond son énorme richesse renouvelable-en chaleur solaire et en eaux pluviales et fluviales, il assurerait sa

en charbon, faible valeur économique des forêts tropicales par rapport aux forêts tempérées ou boréales. Le développement industriel n'est favorable que dans les pays très peuplés de l'Asie méridionale où il faudrait valoriser les traditions artisanales et utiliser la main-d'œuvre abondante pour des produits n'entrant pas en concurrence avec ceux qui sont fabriqués en série dans les pays tempérés.

17. Il présente donc dans cette nouvelle édition une vision plus nuancée et optimiste du monde tropical : « Notre présent diffère du passé en ce sens que les réalités tropicales sont aujourd'hui clairement comprises ; nous savons qu'entre l'inépuisable luxuriance de la nature tropicale et les difficultés redoutables dues à la fragilité des sols tropicaux et à la salubrité, il existe une voie moyenne et sûre, ouverte par le progrès scientifique. Notre civilisation peut enfin aborder la valorisation du monde tropical pluvieux avec de bonnes méthodes. Mais l'évolution des pays tropicaux a pris du retard » (1966 : 244-245).

prospérité et l'avenir alimentaire de notre espèce » (1982 : 416). La perspective de la leçon inaugurale au Collège de France (1947) est totalement inversée.

Contrairement aux ambitions globalisantes d'une géographie zonale telle que celle de cette leçon inaugurale et de la première édition des *Pays tropicaux*, il circonscrit alors son champ scientifique à une « écologie humaine » et à une analyse géographique du développement agricole. L'industrialisation et l'urbanisation ne sont évoquées que dans leurs relations avec l'agriculture et jamais étudiées en elles-mêmes. Il peut être remédié au « retard agricole tropical », thème central du livre, en utilisant les avantages du milieu tropical (chaleur continue, abondance des eaux de pluie et d'écoulement, richesse et variété des espèces) à l'aide de bonnes « techniques d'encadrement ». P. Gourou bannit désormais de son vocabulaire le terme infériorité qu'il utilisait en 1947 en comparant monde tropical et monde tempéré. « Malgré l'accumulation de données mises à l'appui de l'infériorité des sols tropicaux, nous pensons qu'il y a là une vue partielle et partielle des problèmes. Tels qu'ils sont, les sols tropicaux sont aptes à porter des cultures plus étendues et plus productives que les cultures actuelles. Tout est affaire de techniques de production et d'encadrement » (1982 : 97). Certains « encadrements » sont plus propices au développement (ceux du Japon sont cités en exemple) alors que d'autres ne le sont pas : « Il existe des systèmes de contraintes plus favorables que d'autres à ce que nous appelons développement ; la nature des contraintes (et non pas leur vigueur) joue donc un rôle capital dans les possibilités de développement. Il serait aventureux de dire quelles sont les “bonnes” techniques d'encadrement ; chaque situation locale étant un complexe de techniques qui réagissent les unes sur les autres » (*ibid.* : 370).

Dans son combat contre le déterminisme physique, P. Gourou n'a cessé de dénoncer ce qu'il appelle le « racisme climatique » : « Si les habitants du monde tropical pluvieux sont “inférieurs” parce qu'ils vivent sous un climat qui les “infériorise”, comme il se fait d'autre part que tous les indigènes du monde tropical sont “colorés”, on en arrive aisément au résultat que les “colorés” sont inférieurs. Tout cela n'est pas très différent du racisme le plus vulgaire, selon lequel il existe des “races” inférieures et des “races” supérieures » (1969 : 91). Il exprime très clairement son point de vue : « Et n'est-il pas plus vrai, et plus habile, de considérer que les humains sont tous adaptables à toutes les conditions climatiques et qu'il n'y a pas de groupe qui ait acquis une supériorité dans un certain climat (et une infériorité en d'autres climats) » (*ibid.*).

Pierre Gourou adopte une position très critique vis-à-vis de la notion de « développement » qu'il juge superficielle et peu claire quant à ses objectifs¹⁸. Il a en effet assisté à son apparition lorsqu'il fut envoyé en mission aux États-Unis en

18. P. Gourou répugne à utiliser les termes « sous-développement » (1969) et « développement » (1982 : 343-349) qu'il met toujours entre guillemets. « Le géographe démythifie le “sous-développement”, lui restitue son caractère de condition traditionnelle, historique et jusqu'à présent normale de l'humanité, montre que ce “sous-développement” n'est pas un effet fatal des conditions naturelles, et qu'il pourra être dominé seulement par une révolution des techniques, et avant tout des techniques d'encadrement, ce qui n'ira pas sans demander du temps ; un siècle : le Japon de 1868 à 1968 ? ou de longues centaines d'années ? » (1969 : 100).

décembre 1944. La politique américaine telle qu'elle fut alors définie par Roosevelt était d'abolir les empires coloniaux des puissances européennes, jugés responsables de l'arriération des territoires colonisés. Ces territoires, une fois libérés, auraient dû se « développer » selon le modèle américain dont les éléments les plus importants étaient des institutions démocratiques, une industrialisation moderne et un niveau de consommation le moins éloigné possible du niveau américain. Étant eux-mêmes une ancienne colonie révoltée contre sa métropole, les États-Unis se jugeaient les mieux placés pour aider à l'émancipation de ces colonies et à leur proposer leur propre modèle de « développement » (1973 : 340-341). P. Gourou s'élève contre cette vision qui ne voit de salut que dans les techniques de production et d'encadrement de la civilisation « occidentale ». Il s'affirme au contraire partisan du pluralisme des civilisations, pensant qu'il est « souhaitable que les civilisations dérivent selon leur erre, sans aboutir à l'uniformisation universelle » (1982 : 345-347).

Ce point de vue est particulièrement bien illustré dans son dernier livre publié, *L'Afrique tropicale, nain ou géant agricole?* (1991), fondé sur une comparaison entre l'agriculture tamoule de la péninsule indienne et celle de l'Afrique orientale tropicale humide. Elles se sont développées dans des milieux naturels analogues, sinon semblables (socle gondwanien, conditions climatiques équivalentes), mais aboutissent à des résultats très différents, en termes de densités de population, de productions, de rendements et de productivité du travail. Ces différences sont attribuables non pas au milieu physique qui est le même, mais aux techniques de production plus efficaces en Inde (intensives traditionnelles et révolution verte à l'indienne) qu'en Afrique (extensives), elles-mêmes très dépendantes d'encadrements profondément différents. La plus grande partie des campagnes africaines, mal reliées à l'extérieur et cloisonnées par la colonisation, sont dominées par la propriété communautaire de la terre et la force paralysante des liens familiaux, en même temps que par un isolement relatif. À l'inverse, le territoire tamoul s'appuie sur une histoire vieille de trois millénaires et des encadrements administratifs précoloniaux et coloniaux qui ont permis le développement d'une irrigation efficace et d'un réseau urbain intérieur sur lequel a pu s'appuyer un développement industriel transformateur des productions agricoles locales pour le marché intérieur. Les Africains pour progresser devraient intégrer de nouveaux encadrements dont les modèles sont à chercher non en Occident, mais plutôt dans l'Inde péninsulaire dont les techniques se sont développées sous un climat semblable.

Les conclusions de ce livre sont à l'opposé de celles de la première édition des *Pays tropicaux*. Il faut désormais bannir les cultures tropicales d'exportation favorisées par la période coloniale qui ont aujourd'hui de grandes difficultés à trouver des débouchés rémunérateurs dans les pays occidentaux, pour s'orienter vers des productions agricoles vivrières tournées vers des marchés africains protégés. « Il ne saurait être question, avant longtemps, d'ouvrir l'Afrique au marché mondial » (1991 : 226).

La vision qu'a P. Gourou du « développement » est nécessairement dépendante de son paradigme civilisationnel, en particulier de sa conception du progrès tech-

nique¹⁹. Citons un texte révélateur de sa première approche du phénomène technique : « Il existe des techniques “arriérées” de la production (ramassage, agriculture itinérante sur brûlis par exemple), des techniques “supérieures” (agriculture scientifique moderne non liée à la routine et à des préoccupations de subsistance locales, grâce aux progrès de la science et des transports). Il existe également une série de techniques de l’espace, depuis les plus arriérées, qui sont incapables de contrôler autre chose que l’espace restreint nécessaire à la subsistance d’une horde d’une dizaine de personnes, jusqu’aux techniques supérieures aptes à organiser des empires. Une civilisation “supérieure” se définit mieux par sa maîtrise de l’espace que par ses techniques de la production » (1953b : 48). P. Gourou a nuancé par la suite cette vision très hiérarchisée des techniques²⁰.

Une notion, qui est apparue plus tard chez Gourou mais qui va dans le même sens, celui d’une progression et d’une hiérarchie des civilisations, est la notion de « niveaux d’efficacité paysagiste » : « Par l’action plus ou moins interdépendante de ses diverses techniques une civilisation manifeste son efficacité : il s’agit seulement ici d’efficacité paysagiste. Dans l’ensemble de leurs manifestations, les civilisations sont peut-être égales ; il est imprudent de considérer certaines d’entre elles comme primitives. Mais, pour le paysage, les effets des diverses civilisations sont inégaux, et mesurables par l’étendue plus ou moins grande de la surface utilisée par l’homme, par la densité de la population, par le nombre, la nature et la localisation des constructions, l’importance du réseau des communications » (1973 : 26). « Les techniques d’encadrement sont capables de contrôler des surfaces et des effectifs illimités. L’efficacité paysagiste se manifeste à son maximum dans les villes, où chaque centimètre carré témoigne de l’action de l’homme » (*ibid.* : 29). P. Gourou aboutit ainsi tout naturellement à un classement hiérarchisé des civilisations en fonction de leur efficacité paysagiste. Au haut de l’échelle se trouvent les « civilisations supérieures traditionnelles » (chinoise, indienne, européenne prémoderne) qui aboutissent à l’humanisation totale des paysages. Au sommet est la « civilisation moderne » qui a « la plus grande puissance d’action paysagiste », parce que bénéficiant « de techniques d’exploitation très efficaces » et « de techniques d’encadrement irrésistibles qui peuvent contrôler vastes espaces, nombreuses populations, énormes villes » (*ibid.* : 29-31)²¹.

19. L’approche de P. Gourou du développement, comme celle des civilisations, se veut avant tout empiriste, sans apriorisme, à partir de la connaissance des faits locaux : « Les situations sont ce qu’elles sont parce qu’une série d’accidents historiques se sont accumulés et ont provoqué certaines dérives qui aboutissent aux situations présentes. Mais rien de tout cela n’était nécessaire. Les choses se font, elles ne sont pas faites » (1984b : 68).

20. Cependant dans *Riz et civilisation* (1984a) il y revient à propos de l’essartage qui « ne peut être une technique de progrès », d’ailleurs « les hautes civilisations ne se sont pas appuyées sur l’essartage » (*ibid.* : 69). Le terme change mais l’idée reste la même. On peut rapprocher de cette typologie des civilisations celle des peuples en fonction de leurs techniques que A. Leroi-Gourhan (1973 : 319-331) propose pour le Pacifique asiatique. Il y distingue disposés en cercles culturels concentriques : les civilisés au centre (Chinois, Coréens, Japonais), leurs « barbares » familiers à la périphérie (Indonésiens, Toungouz, Aïnou, Tchoukchi), les « sauvages » des confins perdus (Sakai, Kamtchadal, Eskimo, Mélanésiens, Australiens). Ils sont situés sur une échelle de cinq états fondamentaux de leurs techniques, de A à E.

21. Le terme même « civilisation » implique ce type de vision hiérarchique et d’idéologie du progrès, sous-jacentes dans tous les travaux de P. Gourou. Ce mot, né en France et en Angleterre à la fin du XVIII^e .../...

La référence de P. Gourou pour le « développement » reste le Japon qui grâce à ses encadrements a rejoint et même dépassé la plupart des pays occidentaux. Les encadrements japonais se traduisent par l'importance prise à tous les niveaux par la vie en groupes : famille restreinte, entraide agricole organisée et disciplinée, groupes de sociabilité villageoise, groupes professionnels, groupes d'entreprises en ville. « La force des encadrements assure la cohésion de la société, le dévouement au groupe, l'homogénéité nationale la plus forte qui soit [...]. Le Japon est parvenu à greffer la modernité sur son groupisme ancien [...]. Il avait déjà su intégrer de vastes apports de civilisation étrangère, c'est-à-dire chinoise. Le Japon disposait en 1868 d'une puissante bourgeoisie d'affaires (commerce, banque, industrie) et de grandes villes marchandes (Edo, Osaka) qui n'ont pas eu de peine à se convertir au mercantilisme occidental » (1984a : 284-287). Pour P. Gourou « Un peuple, quel qu'il soit, qui disposerait de techniques d'encadrement aussi contraignantes et adaptables que les techniques japonaises ne manquerait pas, s'il le désirait, d'entrer dans la voie d'un réel "développement". Mais celui-ci ne saurait être foudroyant » (1982 : 352).

En contrepoint, la Chine n'a pas réussi aussi bien et vite « son passage de l'État traditionnel à l'État moderne » essentiellement à cause de différences dans ses encadrements tout aussi contraignants qu'au Japon : l'élite chinoise autocentrée sur la valeur et le brio des créations de sa propre civilisation a refusé le changement apporté par la civilisation occidentale moderne au nom de sa « supériorité » supposée. « Puis devant les fâcheux effets de ce refus, la Chine a eu une autre réaction malheureuse, qui fut le communisme et la révolution culturelle ; c'est-à-dire qu'elle jeta (ou prétendit jeter) par dessus bord sa civilisation traditionnelle. Autre solution cassante qui ne valait pas mieux que le refus total opposé à l'Occident » (1984a : 287). Avec des élites plus ouvertes au changement, les structures sociales japonaises étaient également plus propices à un « glissement du rural à l'urbain » (*ibid.* : 246). P. Gourou cependant ne fait pas mention du rôle qu'a pu jouer l'impérialisme japonais dans l'accumulation qui a permis le développement industriel et technologique.

Le dernier grand géographe classique

L'œuvre de Pierre Gourou, par son abondance et surtout sa longévité, son étalement sur plus d'un demi-siècle dans une vie qui couvre la totalité du XX^e siècle, exerce une certaine fascination sur un grand nombre de géographes et d'autres. Elle doit sa grande unité et sa cohérence remarquable à la problématique, qui reste identique d'un bout à l'autre : comment comprendre les relations qui peuvent exister entre les paysages humanisés et les milieux naturels qui sont leur sup-

siècle, comme le montre l'histoire qu'en a tracé Émile Benveniste (1966 : 336-345), est imprégné de l'idéologie rationaliste et universaliste des Lumières qui est encore très présente dans la civilisation occidentale moderne. C'est pourquoi la plupart des ethnologues lui préfèrent le terme culture plus neutre.

port ? Ces relations passent nécessairement par les hommes qui ont créé ces paysages à travers leur « culture » que P. Gourou préfère appeler « civilisation ». Une constante : le milieu dont il a toujours nié toute forme de déterminisme, mais non pas d'influence indirecte. Il s'est pour cela préférentiellement situé dans un même milieu tropical qui a joué le rôle d'un invariant, sous-tendant une grande variété de paysages humanisés. Ce qui a varié, c'est le contenu de la culture ou civilisation, dont les deux composantes techniques ont exercé une action plus ou moins déterminante sur l'ensemble (selon les publications), la seconde ne cessant de se renforcer au fur et à mesure que son contenu s'enrichissait. Les encadrements sont ainsi devenus décisifs à partir des années 70.

Le choix de l'approche par les paysages et par la carte de répartition des densités de population l'a conduit à privilégier le temps long des civilisations permettant le mieux de rendre compte des structures paysagères aux échelles grandes (locales) ou petites (sub-continentales). L'histoire sociale et l'histoire politique sont alors nécessairement passées au second plan, même si elles ont été partiellement récupérées au sein des encadrements. Une approche plus spatiale ou territoriale aurait davantage orienté vers l'État, les rapports sociaux et les rapports entre États de la géopolitique.

L'approche par les civilisations, complexes de techniques, a conduit à une conception du développement comme progrès technique ou dans les techniques. Ce qui a changé, c'est l'accent mis sur tel ou tel type de techniques, d'abord de production ou d'exploitation de la nature, puis d'encadrement, les plus modernes de chacune d'entre elles demeurant implicitement la référence du progrès. La primauté finalement donnée aux encadrements, et à la difficulté de les modifier, l'a protégé contre tout excès de technicisme et de modernisme, habituels chez les experts en développement dont il s'est toujours démarqué très fortement. Au début de sa carrière et jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, Pierre Gourou a eu plusieurs occasions d'intervenir comme expert dans un contexte colonial et même de faire des recommandations sur la politique à suivre en Indochine (*L'avenir de l'Indochine*, 1947). Ces expériences l'ont beaucoup déçu et l'ont amené à prendre du recul, en rejetant désormais toute implication dans quelque action politique que ce soit et en inscrivant ses recherches uniquement dans le champ académique.

Son aversion pour les théories et son refus d'adopter, en les adaptant, celles provenant de disciplines voisines, font de lui le dernier grand géographe classique dans la lignée vidalienne. Sa pensée reste très disciplinaire, c'est là sa force en même temps que sa faiblesse. Son empirisme absolu de même que son esthétisme et son style élégant et concis, le situent dans la lignée des grands historiens et des grands géographes du début du siècle. Contrairement à ses deux collègues et amis du Collège de France, Claude Lévi-Strauss et Fernand Braudel, qui chacun ont ressenti le besoin de féconder leur approche disciplinaire en empruntant concepts et méthodes à des sciences humaines ou sociales voisines des leurs, Pierre Gourou

s'est refusé à de tels emprunts, préférant conserver une approche géographique et historique stricto sensu²².

Il n'a cessé au fil de ses publications de ciseler son paradigme fondé sur le concept de civilisation avec la persévérance d'un grand artiste. Poussant aussi loin que possible l'approche de la géographie vidalienne, il en a surmonté la plupart des ambiguïtés. Si l'on compare son œuvre à celle d'un Lévi-Strauss ou d'un Braudel qui ont très largement rayonné hors de l'ethnologie ou de l'histoire, son relatif enfermement disciplinaire explique peut-être un moindre rayonnement hors des frontières de sa propre discipline, la géographie. Mais il s'agit incontestablement d'une grande œuvre qui a le mérite de faire réfléchir sur les finalités de cette discipline géographique.

MOTS CLÉS/KEYWORDS : culture/*culture* – civilisation/*civilization* – milieu/*environment* – techniques/*techniques* – développement/*development*.

OUVRAGES CITÉS DE PIERRE GOUROU

- 1931 *Le Tonkin*. Exposition coloniale internationale. Paris, Protat.
- 1936a *Les paysans du delta tonkinois*. Paris, EFEO.
- 1936b *Esquisse d'une étude de l'habitation annamite dans l'Annam septentrional et central*. Paris, EFEO.
- 1940a *L'utilisation du sol en Indochine française*. Paris, Centre d'études de politique étrangère.
- 1940b *La terre et l'homme en Extrême-Orient*. Paris, Armand Colin (nouvelle édition, Paris, Flammarion, 1972).
- 1946 « Gallieni », in Charles A. Julien, *Les techniciens de la colonisation*. Paris, PUF : 93-111.
- 1947a *L'avenir de l'Indochine*. Paris, Centre d'études de politique étrangère.
- 1947b *Les pays tropicaux, principes d'une géographie humaine et économique*. Paris, PUF. Nouvelle édition 1966.
- 1948 « La civilisation du végétal », *Indonesië* 5 : 385-396. Réed. in *Recueil d'articles*. Bruxelles, Société royale belge de géographie, 1970 : 225-236.
- 1949 « Qu'est-ce que le monde tropical ? », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 4 : 140-148.
- 1952 « Remarques sur les plans de mise en valeur des régions économiquement attardées », in *Symposium intercolonial*. Bordeaux, Delmas : 97-100.
- 1953a *La densité de la population au Ruanda-Urundi, esquisse d'une étude géographique*. Bruxelles, Institut royal colonial.
- 1953b *L'Asie*. Paris, Hachette.
- 1955 *La densité de la population rurale au Congo belge*. Bruxelles, Académie royale des sciences coloniales.
- 1966 « Pour une géographie humaine », *Finisterra* 1 (1) : 10-32. Réed. in *Recueil d'articles*. Bruxelles, Société royale belge de géographie, 1970 : 69-88.

22. Ce qu'exprime bien ce texte : « Les aspects humains d'un territoire sont l'aboutissement d'une histoire qui, si elle était bien comprise, donnerait toutes les clés de leur explication. Il n'est pas toujours facile aux historiens de démêler les cheminements qui ont conduit aux actuels paysages ; ce qui n'empêche pas la part de l'explication historique d'être très grande ; l'histoire future, par des techniques nouvelles, parviendra peut-être à résoudre les énigmes. D'ailleurs, mieux valent des points d'interrogation que des explications brutales et hypothétiques ; la mise en avant d'explications simplistes est le résultat habituel de l'insuffisance provisoire de la connaissance historique » (1973 : 336).

- 1969 « Géographie tropicale et problèmes de “sous-développement” », *Information sur les sciences sociales* 8 (4) : 9-18. Rééd. in *Recueil d'articles*. Bruxelles, Société royale belge de géographie, 1970 : 89-100.
- 1970 *L'Afrique*. Paris, Hachette.
- 1971 *Leçons de géographie tropicale : leçons données au Collège de France de 1947 à 1970*. Préface de Fernand Braudel. Paris, Mouton.
- 1973 *Pour une géographie humaine*. Paris, Flammarion.
- 1976 *L'Amérique tropicale et australe*. Paris, Hachette.
- 1981 « Vertu comparative », in *Orients, pour Georges Condominas*. Paris, Sudestasia : 33-43.

1982 *Terres de bonne espérance : le monde tropical*. Paris, Plon (« Terre humaine »).

1984a *Riz et civilisation*. Paris, Fayard.

1984b « La géographie comme “divertissement” ? », Entretien de Pierre Gourou avec Jean Malaurie, Paul Pélissier, Gilles Sautter, Yves Lacoste, *Hérodote* 33-34 : 50-72.

1991 *L'Afrique tropicale, nain ou géant agricole ?* Paris, Flammarion.

1993 « Itinéraire : Pierre Gourou, le delta du Fleuve Rouge et la géographie », Entretien avec Hugues Tertrais, *Lettre de L'AFRASE* 29.

AUTRES RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Barrau, Jacques

1975 « Écologie », in Robert Cresswell, *Éléments d'ethnologie*. Paris, Armand Colin : 7-43.

Bates, Marston

1953 *Les tropiques, l'homme et la nature entre le Cancer et le Capricorne*. Paris, Payot.

Benveniste, Émile

1966 « Civilisation : contribution à l'histoire du mot », in *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard : 336-345.

Braudel, Fernand

1949 *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris, Armand Colin. Rééd. 1979.

1963 « Grammaire des civilisations », in *Le monde actuel, histoire et civilisations*. Paris, Eugène Belin : 145-541. Rééd. *La grammaire des civilisations*. Paris, Arthaud-Flammarion, 1987.

1997 « Histoire des civilisations : le passé explique le présent », in *Les écrits de Fernand Braudel. Les ambitions de l'histoire*, 2. Paris, Éditions de Fallois : 197-242.

Bruneau Michel & Georges Courade

1984a « Existe-t-il une géographie humaine tropicale ? À la recherche du paradigme de P. Gourou », *L'espace géographique. Débat : géographie tropicale-géographie du Tiers Monde* 13 (4) : 306-316.

1984b « À l'ombre de la “pensée Gourou” », *Espaces-Temps* 26-27-28 : 67-78.

Bruneau, Michel & Daniel Dory, eds.

1989 *Les enjeux de la tropicalité*. Paris, Masson.

Condominas, Georges

1972 « Deux aspects de la civilisation du végétal en Asie du Sud-Est », in *Études de géographie tropicale offertes à Pierre Gourou*. Paris, Mouton : 119-126.

Crouzet, Maurice, ed.

1961 « Préface », *Histoire générale des civilisations*, 1. Paris, PUF.

Dumont, René

1935 *La culture du riz dans le delta du Tonkin*. Patani, Prince of Songkla University. Édition revue en 1995.

- Febvre, Lucien (en collab. avec Lionel Bataillon)
1922 *La terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*. Paris, La Renaissance du Livre (« L'évolution de l'humanité » IV).
- Febvre, Lucien
1949 « Géographie et civilisation : un article capital », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 4 : 73-77.
- Hardy, Georges
1933 *Géographie et colonisation*. Paris, Gallimard.
- Haudricourt, André G.
1962 « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme* II (1) : 40-50.
- Lacoste, Yves
1988 « Braudel géographe », in *Lire Braudel. Ouvrage collectif*. Paris, La Découverte : 171-218.
- Lannes, Sophie
1983 « Le géographe des hommes et des paysages », in *Les entretiens de l'Express*. Paris, Bonnel : 119-132.
- Le Monde-Éditions
1990 *La bibliothèque imaginaire du Collège de France* : 111-114.
- Leroi-Gourhan, André
1973 *Milieu et techniques*. Paris, Albin Michel.
- Lévi-Strauss, Claude
1958 *Anthropologie structurale*. Paris, Plon.
- Lévi-Strauss, Claude, Didier Éribon
1988 *De près et de loin*. Paris, Éditions Odile Jacob.
- Sautter, Gilles
1975 « Le système géographique de Pierre Gourou », *L'espace géographique* 3 : 153-164.
- Suret-Canale, Jean
1994 « Les géographes français face à la colonisation : l'exemple de Pierre Gourou », in Michel Bruneau & Daniel Dory, eds., *Géographies des colonisations*. Paris, L'Harmattan : 155-169.